

(Ci-devant "LE VRAI CANARD")

CONDITIONS :

ABONNEMENT.

UN AN, 50 Cts
 SIX MOIS 25 Cts
 LE NUMERO..... 1 Ct.
 Strictement payable d'avance.

Le *Grognard* se vend 8 centims la douzaine aux agents qui devront faire leurs paiements tous les mois.

10 par cent de commission accordé aux agents pour les abonnements qu'ils nous feront parvenir.

Les frais de port sont à la charge de l'Editeur.

H. BERTHELOT

Bureau : 23, 25 Rue Ste. Thérèse
 En face de l'Hôtel du Canada
 Boite 2144 P. O. Montréal.

FEUILLETON DU "GROGNARD"

LE CHEF DE

VOLEURS

ET LA

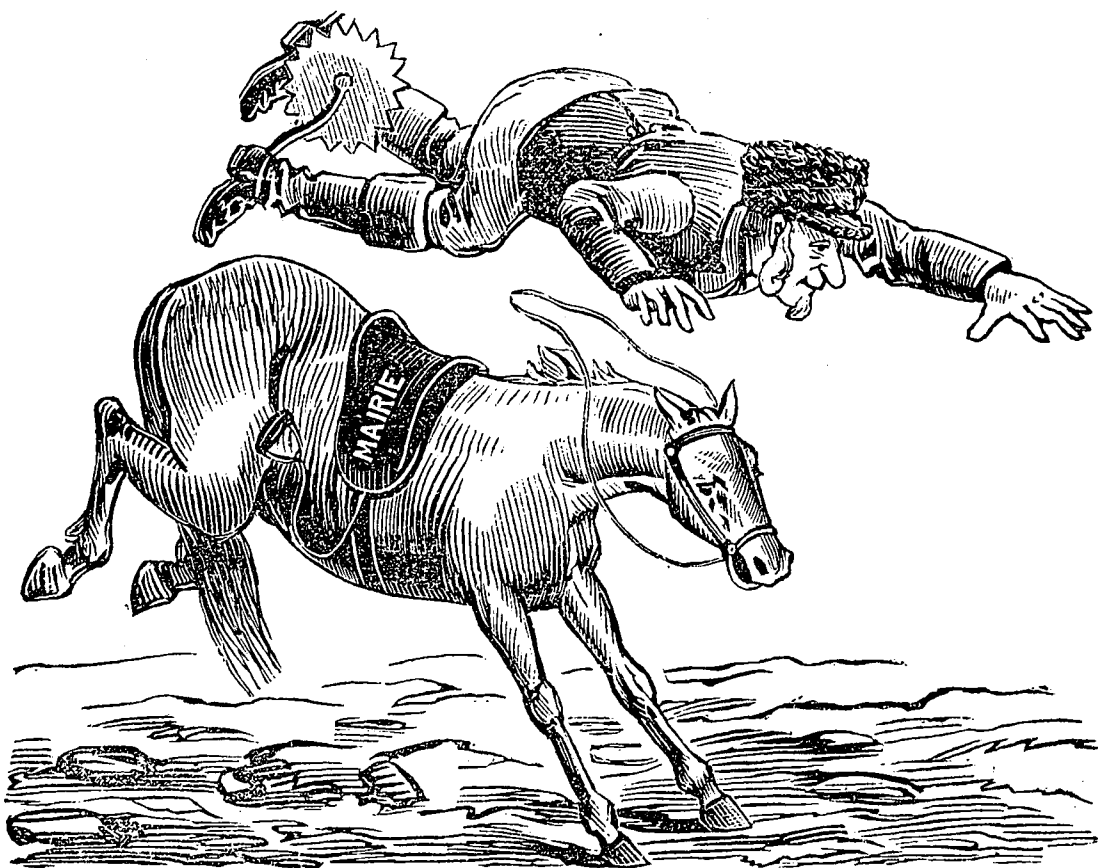
JEUNE FILLE.

Suite.

Tu le vois, ma fille, dit M. de Salignes, je ne t'avais pas trompée : le respectable jeune homme qui est devant toi est digne, sans que tu le connaisses, de ton estime et de ton affection. Allons, secoue un peu ta timidité et réponds aux politesses qu'il vient de t'adresser.

Vous le savez, mon père, répondit Marie ; comme toujours je suis disposée aujourd'hui à obéir à vos volontés, surtout, lorsqu'en les suivant, je suis sûre d'être heureuse. Aussi, j'accepte votre choix sans contrainte. L'ami de mon père, le compagnon de ses malheurs ne doit pas trouver sa fille ingrate. Et vous, monsieur, que ne vous dois-je point pour avoir adouci dans l'exil les infortunes des autours de mes jours ?

Les paroles que vous venez de m'adresser sont si généreuses et si bienveillantes que je crains de ne pas trouver assez de reconnaissance dans mon cœur. Mon père, qui m'entend, sait ce que désor-



LA MAIRIE ET LE Dr LEPROHON.

La mairie à Montréal est une bonne jument canadienne qui ne peut pas sentir l'éperon. (Léprohon pour les électeurs qui voteront contre M. Beaudry, le candidat national.)

mais il a à faire. Comptez tous deux, l'un sur ma profonde soumission et l'autre sur mon respect et ma sincère estime.

Très bien ! ma fille, dit M. de Salignes attendri ; je n'en attendais pas moins de toi. Que le ciel bénisse d'avance une union qui, je l'espère, sera pour vous deux le prélude d'un bonheur sans nuage. Pour moi je vais tout préparer pour hâter son accomplissement, et je prévois, à la joie que cette seule idée me cause que si l'exil m'a vieilli cette fête me rajeunira.

M. de Rostang fit éclater la joie la plus vive, regarda Marie avec amour et s'inclina devant elle avant de partir.

A demain ! dit M. de Salignes ; et son gendre futur s'éloigna en se tournant encore une fois vers Marie.

Pendant que les choses se passaient ainsi, Orlino, toujours amoureux, ne pensait qu'à la vengeance et au moyen de l'exécuter. Les derniers revers qu'il avait essayés, loin de lui faire oublier Marie, avaient au contraire irrité son ardeur, et nuit et jour, il était occupé par la même pensée. Cette agitation convulsive qui le dominait, c'était la frénésie d'un amour violent et non l'effet des souvenirs cruels qu'auraient pu lui inspirer ses pertes nombreuses ; car peu de jours avaient suffi pour les réparer, et sa bande s'était accrue au point de pouvoir lutter contre vingt hommes armés. Il avait appris le retour de M. de Salignes ses projets sur M. de Rostang, et dans son abominable courroux, il avait juré de tout exterminer plutôt que de voir s'accomplir un

mariage qui devait lui donner le coup de la mort. Il passa un mois entier dans une agitation profonde sans que son cœur pût s'arrêter à un mode de vengeance. Tantôt il ne désirait faire qu'une victime et assassiner le futur époux de Marie, tantôt c'était sur elle seule qu'il voulait faire retomber sa fureur. Et, quand son esprit allumé par les idées de meurtre, s'exaltait au point de perdre la raison, il trouvait cette vengeance trop légère et voulait les exterminer tous à la fois.

Pour l'exécution de ce projet, il fallait chercher le moment où tous seraient réunis, car en les attaquant isolément, un premier assassinat ou même la tentative seule le mettrait dans l'impossibilité d'en accomplir un second, en dirigeant contre lui les poursuites de la justice,

Il résolut donc de donner un grand coup.

Depuis quelques temps, M. et madame de Salignes, accompagnés de Marie et de M. de Rostang, profitaient de la fraîcheur du soir pour se promener dans une allée de peupliers qui faisait partie de leur domaine. C'est là qu'Orlino résolut d'attaquer ses victimes. Il s'y décida avec d'autant plus de confiance qu'au bout de cette allée se trouvait placé très favorablement une espèce de petit bois dont les arbres touffus procurait une obscurité profonde. Il pourrait, dit-il, s'échapper par cette issue avec ses compagnons et braver toutes poursuites. Une fois que ce projet fut bien arrêté dans son esprit, et qu'il eut bien mûri les moyens de l'exécuter, il se choisit trois de sa bande qui lui parurent dignes de le suivre et capables de lui prêter un vigoureux appui. Il leur fit des promesses magnifiques pour exciter leur courage, leur distribua d'avance quelques récompenses, et, dans un repas qu'il leur fit servir, anima leur esprit et leur cœur en prodiguant les vins les plus exquis et les liqueurs les plus fortes. Ces trois affidés, qui avaient une haute estime de leur chef, et qui naturellement possédaient une audace incroyable, capables de tout entreprendre, firent le serment solennel de suivre Orlino partout où il voudrait les conduire, et de mourir à ses côtés plutôt que de laisser exposé au plus léger dangers. Orlino distribua les rôles, assigna à chacun sa victime, et termina son horrible partage en s'écriant :

Moi, je me Marie. Comme aucun de vous ne peut et ne doit la haïr autant que je la hais votre bras ne serait peut-être assez certain en songeant à la beauté incomparable que vous seriez sur le point de sacrifier ; mais moi, qui depuis si longtemps ai juré sa perte, moi qui lui dois tant d'insomnies et de douleurs, moi enfin qui aurais tout cédé volontiers pour obtenir un sourire d'elle, et